

Peste : plongée dans les sources chinoises

Timothy Brook dans mensuel 510
juillet-août 2023

On a cru que la Chine était le berceau de la Peste noire : on peine aujourd'hui à savoir si elle a même été frappée par la pandémie. Histoires dynastiques, sources médicales, archéologie funéraire : de quels documents dispose-t-on pour trancher la question ?

Le 17 août 1348 Ralph de Shrewsbury, chancelier de l'université d'Oxford avant d'être élu évêque de Bath et de Wells, écrit à ses archidiacres pour les prévenir qu'une épidémie s'approche de l'Angleterre. D'après ce qu'il a entendu, la maladie a déjà décimé les Français et, à moins que tout le monde ne supplie Dieu d'envoyer un air sain, le fléau massacrera également les Anglais. Il l'appelle « *la pestilence venue de l'Est* ». D'autres chroniqueurs sont plus précis. Un observateur anglais affirme qu'elle vient de Turquie. Un autre suggère qu'elle serait originaire d'Inde. Une chose aussi terrible ne peut, en tout cas, venir que de l'Orient.

Au Levant, sans grande surprise, les observateurs sont mieux informés au sujet de ce que nous appelons aujourd'hui la « deuxième pandémie de peste ». L'historien Ibn al-Wardi, mort de la peste en 1349, déclare que la grande mortalité a « *commencé dans le monde des ténèbres* », ce par quoi il désigne le Nord, occupé alors par le royaume mongol de la Horde d'Or. D'après Al-Wardi, l'infection a sévi pendant quinze ans dans la région avant de se répandre au-delà. Elle « *affligea les Indiens* », explique-t-il, « *pesa sur le Sind* » (qui correspond au quart sud-est de l'actuel Pakistan), puis elle « *empoigna et prit au piège jusqu'aux terres des Ouzbeks* » (dans l'actuel Kirghizistan), « *brisa maintes échines en Transoxanie* » (laquelle correspond à peu près à l'actuel Ouzbékistan), « *attaqua les Perses* », entraînant l'effondrement de

l'ilkhanat mongol, et « *étendit ses pas vers la terre des Khitai* », à savoir les Khitans du Turkestan oriental. « *Cathay n'en fut pas épargnée* », ajoute-t-il enfin : pas de doute selon lui, l'épidémie aurait frappé la Chine. Un siècle plus tard, l'historien Ibn al-Maqrîzî reprend l'affirmation d'Al-Wardi, selon laquelle la peste serait originaire du monde des ténèbres. Il affirme qu'elle « *se répandit dans tous les pays de l'Est* ». Au moment d'évoquer la mortalité en Inde, lui aussi précise que la peste « *tua un nombre immense de gens en Chine. Peu restèrent en vie* ».

Cette interprétation devait avoir une postérité durable. En 1976 encore, dans un ouvrage fondateur de l'histoire globale, *Plagues and Peoples*, l'historien américain William H. McNeill donnait raison à Ibn al-Wardi. Il y affirmait que la Peste noire se serait diffusée, à partir de populations de rongeurs des contreforts de l'Himalaya (au Yunnan et dans l'actuelle Birmanie) ou des steppes de Mandchourie et de Mongolie, d'abord en Chine, dévastant l'empire à partir de 1331, puis, de là, le long des routes de la soie jusqu'en Europe. Il importe, aujourd'hui, de rouvrir le dossier : non seulement McNeill fondait son analyse sur une interprétation géographique erronée de l'épidémie de 1331, mais écrivait avant l'essor des recherches génétiques sur la peste, qui reconfigurent profondément le débat.

La Peste noire a-t-elle atteint la Chine, ou y a-t-elle même débuté ? Pour répondre à cette question, on peut s'appuyer sur le riche corpus des histoires dynastiques, qui documentent abondamment les épidémies. Chaque nouvelle dynastie publiait une histoire officielle de celle qu'elle avait renversé, non sans un certain biais, et la description des désastres y occupait généralement une place impressionnante.

A travers les 12 portes de la ville

Prenons l'histoire officielle de la dynastie Jin, mise en place en Chine du Nord, au XII^e siècle, par l'occupant jurchen. Les Jurchens installent leur capitale à Kaifeng, une grande ville sur le fleuve Jaune qui devient dès lors une cible de choix pour les Mongols, avides de couronner leurs conquêtes par la prise de la Chine. Ils débutent le siège de Kaifeng en avril 1232 et, au mois de juin, une épidémie dévaste la ville. L'entrée dans l'histoire dynastique rapporte qu'« *au cours d'une période de cinquante jours, plus de*

900 000 cadavres furent portés à l'extérieur des portes de la ville » pour être enterrés, sans compter « ceux qui étaient trop pauvres pour payer un enterrement ». Chose inhabituelle pour de telles calamités, on conserve un autre témoignage de l'épidémie, celui de Li Gao, un médecin qui vit alors à Kaifeng. Il rapporte qu'« il n'y eut même pas 1 ou 2 habitants sur les 10 000 de la capitale qui ne soient tombés malades ». Des cadavres étaient charriés quotidiennement à travers les 12 portes de la ville « pendant près de trois mois ».

Kaifeng n'est pas un cas isolé. Li Gao évoque des épisodes similaires à Dongping à l'est, à Taiyuan au nord, ou encore à Fengxiang à l'ouest, près du point de départ des routes de la soie. Malgré sa sévérité, l'épidémie s'éteignit rapidement. La maladie ressurgit un demi-siècle plus tard, d'abord dans les années 1270 puis dans les années 1290, et réapparut çà et là entre 1307 et 1334. Parmi ces épisodes tardifs, arrêtons-nous sur l'épidémie qui frappe, en 1331, la petite capitale préfectorale de Hengzhou, dans les hautes terres de l'intérieur de la Chine méridionale. L'histoire dynastique mentionne un taux de mortalité de 90 %. Si cet épisode importe, c'est surtout à cause d'une erreur de l'équipe de recherche de McNeill, persuadée que cette catastrophe s'était déroulée dans la plaine de Chine du Nord. Là où 90 % de mortalité dans une communauté isolée des hautes terres représente la mort de quelque 10 000 individus, ce même taux, transposé dans la plaine de Chine du Nord, représente plusieurs millions de morts. Aussi cette simple erreur avait-elle suffi à persuader McNeill que la Peste noire avait dévasté la Chine sur son trajet de Birmanie en Europe - ce n'est pas le cas.

A mesure que l'on progresse dans les années 1340, la masse documentaire devient plus abondante. La première épidémie majeure apparaît en 1343-1345, suivie par une vague d'infections qui bat son plein de 1352 à 1362. L'épidémie semble alors avoir deux foyers principaux. L'un se trouve dans le cours inférieur de la vallée du fleuve Yangzi, densément peuplé, où la maladie se diffuse rapidement. L'autre est le Shanxi, province située juste au sud de la Grande Muraille, à l'ouest de Pékin, une région soumise alors à l'invasion mongole. En 1354, selon l'histoire dynastique, plus de la moitié de la population décède. La pandémie atteint ensuite Pékin, alors en proie à la famine.

A la recherche du bubon

On sait donc que la Chine connaît de graves épisodes épidémiques au moment même où la Peste noire ravage l'Europe, sans avoir le moyen de savoir si c'est le même bacille qui est responsable des deux catastrophes. Les sources sont peu disertes, en effet, sur les symptômes de la maladie qui frappe alors la Chine. Voici par exemple comment l'histoire dynastique des Yuan documente les épisodes épidémiques de 1344 : « *Fengxiang : sécheresse et criquets, grande famine, épidémie.* » Ou encore : « *Les quatre préfectures de Fuzhou, Shaowu, Yanping et Dingzhou, été et automne, une grande épidémie.* »

Les sources médicales semblent à première vue tout aussi décevantes, tant la médecine traditionnelle chinoise néglige les symptômes superficiels au profit des processus sous-jacents. Cela n'empêche pas certains spécialistes, tel le sinologue américain Robert Hymes, d'y traquer la rencontre avec la peste. Le témoignage de Li Gao sur l'épidémie de Kaifeng, en 1232, l'intéresse tout particulièrement. Le médecin chinois reconnaît en effet être désarmé face aux manifestations de la maladie, qui mettent en échec les catégories nosologiques habituelles, au point qu'elles justifient pour lui de théoriser une nouvelle catégorie, celle de « *l'atteinte interne* » (neishang), par opposition à « *l'atteinte externe* » (waishang). « *Est-il possible que des millions d'individus aient contracté une atteinte externe causée par un vent froid ? Il va sans dire que les habitants assiégés avaient souffert d'une alimentation et d'une boisson irrégulières en même temps que d'un effort excessif. Après deux ou trois mois de faim le matin puis de gavage le soir, de réveil et de sommeil irréguliers, d'exposition au froid et au chaud, le qi de leur estomac était épuisé.* » Robert Hymes a par ailleurs récemment montré que la première moitié du XIIIe siècle voit l'essor, dans les textes médicaux chinois, d'un nouveau symptôme : des plaies ou bosses (*geda*), larges et purulentes, dont l'émergence coïncide avec les incursions mongoles dans l'État de Jin. Il propose d'y voir une description des bubons pesteux.

Le silence des laboratoires

La Chine a-t-elle donc été victime, au XIIIe-XIVe siècle, du même fléau que l'Europe ? Pour répondre avec certitude à la question, il

faut se tourner vers la génomique. Depuis que les généticiens ont séquencé l'ADN de la peste il y a une douzaine d'années, il est devenu possible d'en reconstituer l'arbre phylogénétique à partir de mutations génétiques reflétant l'évolution qu'a connue le bacille à mesure qu'il se déplaçait de site en site. La science génomique a remis la peste en mouvement.

En 2013 une équipe de 33 scientifiques, dirigée par Yujun Cui, de l'Institut de microbiologie et d'épidémiologie de Pékin, a ainsi publié une reconstitution historique de l'arbre phylogénétique de la peste. Ils en concluaient que la Peste noire serait arrivée en Europe après un bond génétique fulgurant, entre le milieu du XIIe et le début du XIVe siècle. Selon ce modèle polytomique (des embranchements apparemment simultanés), la lignée originelle du bacille, ou branche 0, aurait donné naissance en peu de temps à quatre branches successives. Ce « *big bang* » aurait eu lieu dans le Kokonor, une région située entre les territoires chinois et tibétain, soumise, au début du XIIIe siècle, aux invasions mongoles. Parmi les quatre branches qui auraient émergé alors, deux notamment auraient eu des effets durables : la branche 1, qui se serait déplacée vers l'ouest et aurait provoqué la Peste noire en Europe ; la branche 2, qui se serait implantée en Mongolie, où elle sévit encore.

Ces travaux permettent de répondre à des questions qui préoccupaient déjà les chercheurs il y a plus d'un siècle. Lorsque le microbiologiste suisse Alexandre Yersin isole le bacille de la peste en 1894 à Hongkong (cf. p. 101), au début de ce que l'on désigne aujourd'hui comme la « troisième pandémie », il suppose que c'est le même organisme qui a frappé l'Europe 550 ans plus tôt : ce serait bien le cas, et il s'agirait de la branche 1. Lorsque le médecin malaisien Wu Liande combat l'épidémie de peste en Mandchourie au début des années 1910, il pense que l'agent pathogène contre lequel il lutte a laissé de nombreuses traces dans les histoires dynastiques chinoises : probablement pas, la branche 2 étant demeurée cantonnée à la Mandchourie.

Mais qu'en est-il des épidémies qui frappèrent la Chine au XIIIe-XIVe siècle ? Les incursions mongoles rendent l'hypothèse de la peste hautement probable, sans qu'il soit aisé de savoir si la branche du bacille qu'elles introduisent en Chine est antérieure ou

postérieure à la polytomie - s'il s'agit, en somme, de l'agent pathogène responsable en Europe de la Peste noire, ou bien de son ancêtre, probablement moins virulent. Pour trancher la question, il faudrait que des scientifiques identifient des cimetières de peste en Chine, qu'ils extraient du matériel génétique sur les corps qui y sont inhumés, puis qu'ils isolent et séquencent l'ADN ancien des pathogènes responsables de leur trépas.

C'est là une tâche délicate. La première étape - retrouver des victimes des épidémies du XIIIe-XIVe siècle - pourrait déjà s'avérer un obstacle infranchissable. Nous savons que les Chinois utilisaient des fosses funéraires pour faire face à la mortalité de masse, mais ces fosses n'ont pas été aussi clairement marquées ou commémorées religieusement que les sépultures de peste en Europe.

Il n'est pas sûr, par ailleurs, que ces recherches soient à l'ordre du jour. Les scientifiques chinois ont certes été actifs dans la recherche génétique sur la peste de l'Époque moderne, et l'archéologie est une activité importante en Chine, où elle bénéficie de financements étatiques considérables et d'une grande attention de la part du public. Ce n'est pas pour autant que l'État ni le grand public souhaitent connaître le rôle de la Chine dans l'histoire de la peste. En Chine, la science génétique a pour mission d'étayer le récit d'une race chinoise ancienne, saine et unifiée, surtout pas d'alimenter les stéréotypes selon lesquels la Chine serait « *l'homme malade de l'Asie* ». Bien que cette image ait été inventée au XIXe siècle pour dénigrer l'Empire ottoman, la Chine a fini par être étiquetée de la même manière (cf. p. 96). Révéler le rôle génétique de la Chine dans l'histoire de la Peste noire pourrait bien ressusciter cette image négative. Ce n'est pas un risque que l'État chinois souhaite prendre aujourd'hui.

Je suis toutefois convaincu que nous disposerons un jour des génomes des agents pathogènes qui ont frappé la Chine au XIVe siècle. Nous aurons alors les éléments nécessaires pour savoir si la Chine a souffert de la peste et, dans l'affirmative, s'il s'agissait de la même maladie que celle qui a décimé l'Europe. Tant que ces preuves ne seront pas disponibles, l'histoire de la peste en tant que pandémie mondiale restera incomplète.

(Texte traduit par Clément Fabre.)

L'AUTEUR

Professeur à l'université de Colombie-Britannique, à Vancouver, **Timothy Brook** a publié récemment *Le Léopard de Kubilai Khan. Une histoire mondiale de la Chine* (Payot, 2019), ainsi que plusieurs articles sur l'histoire de la peste en Chine. Son ouvrage *The Price of Collapse. The Little Ice Age and the Fall of Ming China* paraîtra en novembre prochain (Princeton University Press, 2023, traduction française à paraître en 2024).

DANS LE TEXTE

« Une nouveauté que ne mentionnent pas les anciens ouvrages »

Les plaies/bosses (*geda*) des épidémies saisonnières. Cette "Maladie saisonnière épidémique à plaies/bosses et gonflements de toxines" est une nouveauté que ne mentionnent pas les anciens ouvrages de prescription. Les hommes de l'Antiquité ne souffraient pas de cette maladie ; leurs prescriptions ne la mentionnent donc pas. Ce n'est que dans les *Prescriptions pour le secours et l'aide* (Zhengji fang) de Mr Yang que l'on peut lire : "Entre les périodes Tianjuan et Huangtong, d'abord au nord des crêtes, [...] les villages et les régions de montagne ont souffert sévèrement de cette affliction, qui n'a pas cessé jusqu'à ce jour. Elle est transmise d'individu à individu et conduit souvent à la mort ; certains mêmes, lorsqu'ils y sont confrontés, ne protègent pas leurs proches.""

Shiyuan duanxiao fang (période Yuan), cité par Robert Hymes, « Buboes in Thirteenth-Century China: Evidence from Chinese Medical Writings », *The Medieval Globe*, 8/1, 2022, p. 25.